

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

120

DIXIÈME ANNÉE.

DÉCEMBRE 1963

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	35 F	18 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an :	40 F	Etranger : 50 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.G.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine. Mission Street, 693. San Francisco. U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright » Arcadie 1963 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1963

SOMMAIRE

La médaille d'argent, poème d'ANDÉ RAIBAUD	556
Réactions après un éditorial, par ANDRÉ BAUDRY ..	557
Des attentes, par MAURICE BERCY	562
Centenaire de Kavafis	570
Le candidat, par MARCEL DODE	577
Gérard de Nerval	583
Remarques sur quelques dramaturges anglais de Marlowe à Otway, par I.G. LLEWELYN	587

THÉÂTRE :

Henry de Montherlant ou le massacre des Saints-Innocents, par André du DOGNON	596
---	-----

LIVRES :

La bête noire, de Jean HUSSON	599
Les malheurs de Sapho, de Andrée LA FONTAINE	600

LA MÉDAILLE D'ARGENT

*La médaille d'argent que vous portiez au cou,
Vous me l'avez offerte, encor chaude de vous.*

*Il n'est pas de faveur que l'on m'ait accordée,
Il n'est pas de bijou que j'aie pu posséder,
Qui m'aient rempli le cœur d'un plus doux chant de fête!*

*Toute chaude de vous, déjà chaude de moi,
Ce sera désormais l'idole de ma foi,
La médaille d'argent que vous m'avez offerte.*

ANDRÉ RAIBAUD.

RÉACTIONS APRÈS UN ÉDITORIAL

par

ANDRÉ BAUDRY

« Notre Revue », éditorial paru en notre livraison de septembre, m'a valu un très nombreux courrier, unanime d'ailleurs, dans ses expressions d'approbation et d'encouragement. (Sauf un, pourtant, mais qui n'étonnera pas quand on saura qu'il vient d'un Arcadien que nous avons dû exclure de notre mouvement.)

Je ne puis retranscrire ici tous les messages reçus, on me permettra pourtant d'en citer deux ou trois.

En effet, ils répondent au dialogue voulu, aux accusations proférées ici ou là, ils font éclater la valeur morale et intellectuelle d'*Arcadie*.

« J'avais déjà depuis un moment projeté de vous écrire, car je ne voulais pas que vous puissiez penser que je désertais le combat que vous menez. Si, depuis plusieurs mois, je ne parais plus rue Béranger, c'est que mes difficultés financières ne sont pas tout à fait aplanies. Malgré tout je me procure *Arcadie* car je ne pouvais pas m'en passer.

Je viens de lire votre éditorial du numéro de septembre; aussi je viens vous dire : merci et bravo.

Bravo pour votre courage, car vos adversaires, même parmi les homophiles, ne savent pas reconnaître le courage. Merci pour ce que vous avez fait pour la cause homophile et ce que vous continuez de faire parce que vous avez fait, étant donné les circonstances, tout ce qu'il était possible de faire. Certes, il aurait été fait plus si tous vos détracteurs

étaient venus participer à la construction au lieu de se cantonner dans la destruction.

Mais il y en a qui vous défendent, car ils savent bien que votre combat pour le beau et pour la dignité est le seul qui puisse faire changer le monde à notre égard. Et sans votre courage, la situation serait pire encore et nous serions de nouveau plongés dans les ténèbres.

Le temps de Magic-City est passé, heureusement!

Il y a dix ans, j'avais honte, maintenant, grâce à vous, je n'ai plus honte, mais j'ai conscience d'être un homme comme les autres, ni meilleur, ni pire. Et mois après mois, j'attends avec impatience la prochaine livraison pour la présence que m'apporte Arcadie. Il m'arrive souvent, quand le cafard sonne à ma porte, de fouiller dans ma collection d'Arcadie et après une re-lecture d'y puiser un peu de courage et de voir l'espoir reflourir dans mon cœur. Alors vous ne pouvez savoir à quel point je tiens à cette collection, ce serait la dernière chose dont je me séparerais.

« Ces autres, très rarement en tout cas, ne sont pas venus me dire ce qu'Arcadie leur avait apporté », dites-vous, page 386.

Eh bien, je puis en témoigner, les autres, tout au moins ceux qui me connaissent, m'ont demandé de leur prêter Arcadie, et ils m'ont affirmé, tout en proclamant leur goût pour le sexe opposé, n'avoir plus de mépris pour nous. « Ce n'est pas ce que je pensais », m'ont dit plusieurs. C'est une preuve certaine de l'action positive d'Arcadie... »

Et cet autre, encore :

« Actuellement en déplacement en province pour mon travail, j'ai ce soir, sous les yeux, le numéro de septembre où vous lancez un appel à ce que j'appelle notre famille. Même à Paris, je n'avais personne et Arcadie a comblé ce besoin d'amitié dont nul ne peut prétendre se passer.

Ce soir, je suis plus seul encore au milieu de camarades qui ne comprennent pas notre vie. Aussi j'ai repris Arcadie, avec cet espoir d'y trouver une phrase, un mot, qui m'accrochent à ceux qui comme moi demeurent en dehors de la société. Et j'ai trouvé cet appel qui s'adresse à tous, et à moi en particulier, à chacun d'entre nous parce que nous sommes de cette famille réelle, malgré nos différences et nos caractères. Bien sûr, mes possibilités sont faibles, mais je tenais

à vous dire tout cela pour que d'autres ne frôlent pas le désespoir que j'ai connu et connais encore certains soirs. Je vous autorise à en faire état pour le bien de tous ceux qui comme moi souffrent de l'isolement, de cette peur d'être inutile qui nous tenaille parfois. »

Enfin, pour terminer, cette lettre qui nous est parvenue avec un don généreux pour Arcadie... Cette lettre écrite par un très grand savant étranger, qui fait autorité dans le monde, qui a donc toujours lu notre Arcadie...

« J'ai lu votre article dans le numéro 117 d'Arcadie. Vous savez que je m'intéresse à vos problèmes, et votre revue m'a cité plusieurs fois. Je vous en suis reconnaissant.

Vous m'avez envoyé Arcadie gratuitement, toujours. Mais il me semble qu'il n'est pas juste que cet envoi se poursuive sans contrepartie, surtout en ce moment difficile.

Je vous prie d'accepter pour Arcadie la contribution que je vous envoie : simple témoignage d'estime et de considération de la part d'un chercheur qui croit à la bonne volonté, à la tolérance, à l'objectivité.

Veillez croire, Monsieur, à l'assurance de ma haute considération et à l'expression de mes sentiments les meilleurs. »

Si nous avons besoin encore d'encouragements, les voici... Ces Arcadiens qui par nous ont retrouvé ou famille spirituelle ou lumière ou réconfort ou raison de vivre encore et de vivre mieux; ces hommes de science qui veulent bien reconnaître que ce que nous avons fait, écrit, publié, proclamé, avait quelque valeur scientifique, en tout cas toujours valeur de document, de témoignage humain.

Alors que peut nous faire le jugement de ce critique littéraire de Paris, par exemple, qui juge Arcadie « revue de patronage »?... le jugement de nombreux homophiles qui ont la hache à la bouche lorsqu'ils parlent de nous... Ah oui, ces petits esprits, ces cancaniers, ces snobs, ces jouisseurs, oublient toujours l'essentiel : il ne s'agit pas pour Arcadie de prétendre faire de la littérature — combien vaine et inutile souvent — il s'agit et de projeter un peu plus de lumière dans les ténèbres de l'homosexualité et de donner un supplément de cœur et d'âme aux homophiles!

C'est répondre aussi à celui qui se pose la question de savoir si notre action n'a pas eu pour conséquence de « sen-

sibiliser certains esprits résolument hostiles ». « La promesse vaut-elle vraiment le risque. »

La lettre citée de ce savant répond.

Combien d'autres témoignages pourraient être mis en avant.

Et quoi qu'il en soit notre *devoir* est d'éclairer. Nous ne sommes pas seulement au service des petits intérêts des Arcadiens, mais au service de la *vérité*, de la *justice*, nous devons donc de porter ce que nous savons de l'homophilie là où on juge, et où on juge mal ordinairement.

Certes, des esprits intolérants ont pu dire : « Ils nous inondent de leur littérature, ils occupent toutes les avenues du pouvoir, ils manquent de discrétion. » Que certains homophiles, pris en particulier, justifient ces jugements, peut-être. Il sera difficile pour un esprit honnête de porter un jugement identique sur *Arcadie*. Pas de propagande, pas d'ostentation, pas de condamnation : seulement, en dix ans, l'approfondissement du diagnostic de l'homosexualité, par des études qui n'ont jamais forcé les textes, les faits, la vie.

Et c'est pourquoi il est encore inexact de dire qu'*Arcadie* n'a pu empêcher l'aggravation de la condition homophile au cours de ces dernières années. Quand, où, comment, la situation de l'homophile s'est-elle aggravée ces dernières années?

Le Rapport Wolfenden en Angleterre, non voté certes, mais qui a ébranlé les esprits, et qui, n'en doutons pas, fera évoluer la loi anglaise... La Commission de réforme en Allemagne..., ce parti politique qui vient de se créer en Autriche pour la liberté sexuelle... Mais, en France, dira-t-on? Eh quoi? L'homophilie est libre, les abus sont sanctionnés (outrage aux mœurs dans un lieu public par exemple), de quoi se plaindre?

Il n'y a plus les excentricités de « Magic-City » dont parle mon correspondant cité ici, mais il faut s'en réjouir. La disparition de tels phénomènes serait-elle donc à regretter? Ah non! Les pouvoirs publics ont eu les pleins pouvoirs, il y a trois ans passés, pour décréter l'homosexualité, fléau social, nous devons reconnaître qu'on n'a nullement porté atteinte à l'essentiel de la liberté des homophiles.

On pourrait dire que les églises, porteuses d'un message de charité et de justice, n'ont pas réussi pleinement à installer en maîtresses des rapports humains de ces deux ver-

tus... Les syndicats ont essayé aussi de créer des rapports de justice entre employeurs et employés, et la lutte demeure, souvent vive, serrée, à l'issue incertaine.

Eh quoi, sans même savoir exactement ce qui a été fait, ou *ce qui a été empêché*; on reprocherait à *Arcadie*, à son action, d'avoir été inexistante auprès des Autorités publiques, de ceux qui ont à légiférer, à juger?

Il faut trouver des raisons de faire le procès d'*Arcadie*. Alors, on invente, et l'imagination est fertile en ce domaine.

Poursuivez, esprits chagrins, poursuivez votre petite besogne, esprits intolérants, sectaires, fourbes..., poursuivez, homophiles, non, homosexuels, nous aussi nous poursuivrons, envers et contre tout, et c'est nous qui vaincrons, oui, je vous le dis, nos routes se rencontreront un jour..., au soir de votre vie peut-être, au jour d'une difficulté, d'un malheur, d'une catastrophe, d'une souffrance insupportable à qui est seul..., car c'est nous qui avons raison, et nous avons raison simplement, tout bonnement, parce que nous voulons plus de bonté, plus d'indulgence, plus de tolérance, plus d'amour parmi les hommes, homophiles ou hétérophiles, parce que, à côté de toutes les autres minorités, minorité comme elles, nous œuvrons pour la Paix, et pour le vrai bonheur des hommes.

C'est pour cela qu'*Arcadie* ne faillira pas, et c'est pourquoi, vous qui me lisez, et qui frémissiez dans votre chair et dans votre âme au contact des brutalités, des injustices, des inégalités de la vie, vous ne pouvez pas ne pas approuver notre action et notre esprit... C'est pourquoi, oui, cela aussi, si vous méditez de nous, si vous avez rêvé à notre disparition, à notre perte, à notre « déconfiture », vous ne pouvez pas ne pas être pris de remords, car vous savez bien que si petite qu'elle ait été, si imparfaite, si irrégulière qu'ait été notre action, elle a permis le salut de combien? Elle permet aujourd'hui à combien de sourire encore sur Noël, ou sur une année qui va s'ouvrir?

Les résonances d'*Arcadie*, mais, mes Amis d'*Arcadie*, propagez-les donc partout, là où vous allez, et vos cœurs vont loin, et vos âmes vont loin, car là est notre bonheur.

ANDRÉ BAUDRY.

L'Editorial de septembre 1963 a été tiré à part. Vous pouvez nous le demander. Faites-le lire aux homophiles que vous connaissez.

DES ATTENTES

par

MAURICE BERCY

Pouvoir prendre et ne pas prendre!

MONTHERLANT.

Je crois que le trop grand désir qu'on a d'une chose ou d'un être est très capable de nous en faire indéfiniment retarder la possession; au lieu de nous précipiter vers la proie désirée, il nous en rend l'approche interminable, et c'est pourquoi l'amour courtois ou l'amour précieux, tout artificiels qu'ils puissent paraître, répondent à un besoin profond de notre âme; l'amour mystique aussi, qui accepte de n'être satisfait que dans un autre monde. On n'aborde pas son Dieu sans une crainte révérencieuse et on juge bon de le cacher dans la profondeur des tabernacles, attendant pour le contempler la vie éternelle, et content de cette attente. La notion de sacrilège est naturelle à notre esprit; ce qu'il adore, il le veut aussi intouchable. Le bonheur que nous voyons à notre portée quand nous aimons un être disposé à nous satisfaire, nous en différons volontiers la jouissance, comme d'un trésor trop précieux pour être touché. J'en connais de qui les passions n'ont jamais eu leur épanouissement alors que toutes les circonstances leur étaient favorables, en un siècle où la mode n'est pas à l'amour platonique; et des gens qui pourtant avaient fait de la recherche du bonheur leur raison de vivre. Mais ils semblaient trouver dans l'attente je ne sais quelle satisfaction d'avare devant son or, ou de paresseux que la faim ne décide pas à bouger. Le bonheur à portée de la main nous intimide.

DES ATTENTES

C'est dans l'amitié qu'on rencontre sans doute le plus souvent ces états intermédiaires et léthargiques où l'on aime sans jamais le dire, et surtout sans se donner la peine de travailler à réussir. Alain dit avec raison qu'elle est « difficile en ses commencements » et qu'on s'y trouve toujours « porté à attendre et à ajourner »; est-ce parce que le désir en est absent et parce qu'on y méprise « l'art des caresses », comme il le prétend? Je ne vois pas que celles où cet art tient le haut rang se nouent plus facilement ni plus vite que les autres; que l'attrait soit purement intellectuel (l'est-il jamais?) ou que le corps y ait sa part, l'amitié muse ou tergiverse souvent, indifférente au temps qui fuit, prudente et timide, mourant parfois d'avoir été trop patiente.

J'en ai laissé couvrir plus d'un pendant des mois, parfois des années, sans jamais chercher à les faire paraître au jour, et les dorlotant doucement comme des enfants mal nés, jusqu'au moment où les circonstances se chargeaient de m'en délivrer. Parfois une séparation y mettait fin; le plus souvent elles mouraient d'elles-mêmes, d'épuisement, de consommation, jetant une étincelle finale, comme un feu caché qui progresse lentement et s'embrase enfin tout à coup, quand il n'a plus rien à brûler. Cette brusque flamme, après tant de langueur, était le signe certain qu'il ne me restait rien à attendre, bien que rien ne fut arrivé. « *La satiété était venue avant la possession.* »

Comment nier pourtant que ces amitiés fussent passionnées, et le centre autour duquel s'organisait toute mon existence? Mais aucune impulsion, nulle sommation à laquelle je n'aurais eu qu'à obéir. Il eût fallu que sans cesse ma volonté intervienne, préparant mes gestes et mes paroles, organisant des rencontres, et nourrissant cette passion qui ne savait rien exiger. Au lieu d'une tyrannique maîtresse qui malgré moi aurait mis en mouvement ma langue et mon corps pour satisfaire elle-même ses désirs, j'avais affaire à une enfant impuissante et douce, obligée de me demander de bien vouloir l'aider, et qui n'avait pour parvenir à ses fins d'autre recours que l'humilité de la prière. Le bonheur qu'elle me promettait, il aurait fallu le mériter par des soins quotidiens : savoir guetter les occasions favorables, quitter un travail absorbant, lutter contre une éternelle tendance à la paresse et à la renonciation. Elle ne tenait pas à vivre, méprisant l'avidité ordinaire de l'amour. Je ne décidais rien, et de connaître si bien le déroulement toujours

semblable de ces amitiés manquées ne m'aidait pas à le changer.

L'ami auquel je ne cessais pas un instant de penser semblait pourtant rester au second plan de mes préoccupations; je ne cherchais guère à le mieux connaître, attendant les événements, et sachant bien qu'il ne se passerait rien. A peine m'arrivait-il de lui adresser quelques mots, et je n'essayais même pas de l'introduire en tiers dans les conversations que je tenais parfois avec d'autres, qui m'intéressaient moins. Nous nous croisions sans un regard, rapidement, comme des gens affairés qui pensent à autre chose.

Quelquefois, après des mois d'incubation, me venaient cependant de grandes résolutions, et des réflexions sur le moyen de franchir le pas décisif; le moindre coup de pouce eût d'ailleurs suffi. Alors en quelques jours, sans savoir pourquoi, je voyais brusquement décliner tout l'intérêt que je portais à cet ami; un tournant était pris, et je n'avais déjà plus le goût d'appliquer mes toutes récentes décisions. Encore une fois la morne résignation proposait avec succès ses solutions de paresse.

Mon apathie s'ornait d'arguments littéraires ou philosophiques, tant il est vrai qu'on trouve toujours dans les livres de quoi justifier sa conduite, pourvu qu'on cherche un peu et qu'on sache interpréter. « *Attends tout ce qui vient à toi*, me disais-je avec Gide, *mais ne désire que ce qui vient à toi.* » C'était là pour moi une attitude naturelle et qui s'appuyait sur un goût trop prononcé peut-être de la tranquillité. Je trouvais si facile d'attendre, et si gênant de poursuivre. Il me suffisait ensuite de ne pas avoir trop d'imagination, afin que les désirs trop difficiles à atteindre ne fussent point trop séduisants; à peine était-il encore besoin de savoir renoncer. J'aimais donc sagement et sans éclat; une conversation, un sourire me comblaient... jusqu'au jour où je m'apercevais que j'étais en train de manquer mon but à cause de cette absence d'élan, de cette égoïste passivité et de ces appréhensions de vieillard. Il ne m'était pas difficile de comprendre qu'on attendait de moi beaucoup plus que cet accueil bienveillant auquel je me bornais, mais je ne savais donner mieux.

Les occasions s'offraient en vain; quand il arrivait qu'un de ces garçons osât me faire quelque timide avance, à la suite de la conversation où son coude avait peut-être touché le mien sans qu'il cherchât à le retirer, l'éblouissement dans

lequel je restais alors me paralysait pendant des jours. L'autre pensait s'être trompé, ou me prenait pour un nigaud; et je le perdais au moment même où il venait de me donner des marques d'amitié.

J'étais bien certain, comme on me l'avait toujours dit, que nos passions nous conduisent où elles veulent, et je faisais confiance à la mienne pour mener elle-même à bien ses affaires; spectateur bienveillant, je me contentais de ne jamais lui faire obstacle volontairement. Mais laissez vos désirs se débrouiller seuls: si vifs soient-ils, les voilà tout désolés et près de s'évanouir. Au moins en va-t-il ainsi des miens; il me semble avoir toujours trouvé en moi un esclave prêt à obéir aux décisions d'une intelligence calculatrice, peureuse et tyrannique, qui lorsqu'elle se juge elle-même se félicite parfois de m'avoir évité des écarts dangereux, mais regrette encore plus d'avoir éloigné de ma vie bien des minutes de bonheur. Sans doute fallait-il renoncer à celles-ci pour échapper à ceux-là, et je me console en me disant que le choix a bien été fait selon ma nature, sans me persuader pourtant qu'il ne fût pas, souvent, malheureux.

En tous cas les jours se succédaient inutilement. J'espérais en vain l'irrésistible élan qui mettrait fin à mes hésitations; ne le voyant pas venir, je me disais que mon amitié n'était sans doute pas assez vive, et que même si je réussissais à l'amorcer elle ne saurait vivre bien longtemps. J'arguais de ces prémices trop maigres pour ne pas croire à la moisson; à quoi bon m'engager dans des passions dès le début si languissantes? Sauraient-elles jamais prendre leur essor, et ne devais-je pas les abandonner? Je laissais ainsi s'épanouir les réflexions que le scepticisme est toujours prêt à nous souffler, tandis qu'une petite espérance enfouie parmi ce concert triste commençait d'y joindre sa voix pour dire, comme tout le monde, qu'il fallait laisser tomber; susurrant qu'on pouvait peut-être ainsi se garder disponible et attendre une occasion, des circonstances plus favorables, une autre rencontre...

Puis-je affirmer que la timidité, que l'on définit comme un manque d'assurance, n'était que bien peu responsable de mes hésitations? Non, j'avais la vocation de l'immobilité. Ce qui m'empêchait d'avancer mes affaires, ce n'était pas le manque d'audace — à vrai dire il n'en fallait guère pour aborder des camarades d'études que les circonstances me

faisaient côtoyer à chaque instant — mais plutôt l'ennui d'avoir à me montrer à la hauteur de la situation une fois que j'aurais été agréé. Je savais qu'il faudrait continuer à plaire, c'est-à-dire me montrer spirituel et enjoué, trouver des sujets de conversation dans lesquels je puisse, sinon briller, au moins ne pas ennuyer; il est vrai que je n'ai jamais pu concevoir l'amitié sans de profonds échanges intellectuels qui nous obligent à creuser nos pensées, à soigner nos propos, à ne donner à l'autre que du meilleur. Or mon esprit renâclait devant cet effort et craignait de se montrer au-dessous de sa tâche. J'avais peur de me trouver trop rapidement au bout de mon rouleau, puis de décevoir. Il aurait suffi de n'y pas réfléchir, mais c'est ce qu'il m'était le plus difficile de ne pas faire. Les scrupules me paralysaient, la réflexion m'empêchait d'agir.

Je crois toucher là une des raisons essentielles de ma passivité. Le manque de confiance qu'on a dans les ressources de sa conversation fait craindre à l'avance le rabâchage ou la banalité; et certes il arrive qu'après les premières minutes d'un entretien longuement désiré, nous rencontrons ce pénible sentiment de n'avoir plus rien à dire; mais je faisais alors un drame — et dans bien des domaines — d'incidents qui m'apparaissent aujourd'hui presque sans importance. Si j'avais été passionné par quelque sujet que j'eusse possédé parfaitement et qui m'eût paru capable d'occuper ma langue et d'intéresser aussi les objets aimés, je les aurais abordés bien plus volontiers, mais je n'en trouvais pas. Les quelques pensées qui m'étaient les plus familières restaient insuffisamment précises, trop abstraites, difficilement communicables. D'ailleurs, je ne leur attachais pas une grande importance. Elles me semblaient en tous cas ne pouvoir être accueillies que par un esprit de ma race, aussi « intellectuel » et raisonneur que moi, et je n'étais pas sûr que ceux auxquels je les aurais livrées soient de cette famille.

Souvent le premier regard avait été prometteur; mais ensuite je me contentais d'entretenir doucement les sentiments de ce nouvel aimé, comme on jette quelques brindilles sur le feu, simplement pour l'empêcher de s'éteindre tout à fait; je lui adressais quelques rares paroles, souvent sur le ton de l'humour, pour lui montrer que je m'intéressais à lui un peu. C'était tout, et ce n'était pas le minimum indispensable, mais un étouffement aimable et sans douleur,

en attendant que le temps fit trouver à chacun de nous quelqu'un d'autre à qui s'intéresser.

Sartre écrit à propos de Genet : « *Il veut que sa tendresse soit impuissante, contenue, sans réciprocité, sans espoir, qu'aucun signe visible ne la trahisse* », afin que l'aimé « *n'en sente même pas l'effleurement* ». C'était exactement mon vice. Il faudrait ajouter qu'une invincible répugnance m'a toujours éloigné des démonstrations intempestives d'amitié et des manifestations excessives d'attachement; j'aurais voulu que l'autre devine seul la confiance et l'estime que je lui portais, et ne pouvais me résoudre à les manifester d'une façon claire, par un aveu. Celui-ci m'aurait paru grossièrement romantique et indigne de l'idée élevée que je me faisais de l'amitié. Mais tant qu'il n'est pas lâché, nos sentiments gardent quelque chose d'inachevé, et tout progrès se trouve arrêté par une telle réticence.

C'est une chose digne de remarque que le trop haut prix que l'on accorde à la possession de ce qu'on désire en rend l'accès plus difficile. Elle paraît un bonheur si parfait qu'on n'ose pas y prétendre sans une longue préparation, et l'on se fait un devoir de ne pas avoir l'air trop pressé; on se sent toujours quelque nouvelle qualité à acquérir pour être plus digne d'être aimé; dans l'espoir d'accéder plus facilement à l'univers dans lequel l'autre évolue et de briser les barrières qui peuvent séparer, on apprend l'espagnol s'il est féru d'hispanisme, on se met à l'étude de l'architecture si l'on connaît son goût pour les cathédrales gothiques. Ces lents préliminaires portent leurs fruits : on s'alourdit d'un nouveau savoir. Mais on n'a pas ce qu'on désirait et l'on ne peut s'empêcher de se sentir un peu lésé, car l'autre échappe alors, ou ennue tout à coup. Je me console en constatant ce qu'il m'a fait acquérir, et cette vanité adoucit mon amertume.

Le respect de celui qu'on aime, de son indépendance, de sa personnalité, qu'on ne veut pas influencer, bref, l'excès de délicatesse gêne gravement ceux qui veulent faire amitié. Je me plais à croire que c'est la rançon des sentiments inavoués qui se cachent au fond de ce trop beau respect d'autrui : l'amour-propre, qui veut que j'aie été choisi en toute liberté et sans presque l'avoir cherché, la fausse indifférence des coquettes.

Si je dis maintenant que les causes de ces attentes indéfinies c'est à la fois la crainte de l'échec, une sorte de paresse

ou de nonchalance qui n'est pas seulement le fait de ceux qui se laissent aimer, un contrôle trop complet de soi qui brise toute spontanéité, la crainte étrange d'un bonheur trop proche, une trop grande délicatesse à l'égard de l'autre, une propension mal refoulée au pyrrhonisme, des désirs trop vifs qui se contentent d'eux-mêmes, des exigences trop hautes, la méchante idée me vient que je n'ai peut être encore fait que tourner autour du pot. La vraie raison, s'il en est une qui la découvrira? Il y faudrait peut-être un chimiste, pour la rechercher dans nos humeurs, un médecin, pour étudier leurs métabolismes. Mais je bats les huissons avec un simple bâton, ne sachant manier d'autre instrument, et sans savoir si le vrai gibier m'échappe.

Je ne suis pas même tout à fait sûr que ce dénombrement des raisons qui m'apparaissent de cette erreur nous permette, à mes semblables et à moi-même, de les éviter à l'avenir. Je sens bien pourtant qu'une certaine passivité recroquevillée est passée de mode avec mon adolescence, et que des obstacles qui m'ont autrefois arrêtés ne m'arrêteront plus; mais il ne me semble pas que cette prise de conscience des causes — de certaines causes — ait joué un rôle dans cette évolution. Le goût m'a passé des flammes dévorantes et secrètes, des amours qu'on n'est pas encore prêt à vivre, qui ne se nourrissent que de nos rêves. Mais qui dois-je en remercier? La grâce divine, moi-même? Les deux sans doute. Après tout les changements qui paraissent se faire en moi sans moi ne sont peut-être moins étrangers qu'il ne semble, et mes humeurs n'auraient peut-être pas changé comme elles l'ont fait si je n'avais d'abord reconnu l'avantage que j'aurais à les voir changer. C'est en cela que Montaigne a moins fait son livre que ce livre ne l'a fait : la simple connaissance de soi en prépare la transformation. Mais ces mûrissements sont secrets et nous n'y voyons plus notre main.

De tous ces éléments qui me portaient toujours à différer, il en subsiste dont je ne pourrai peut-être, pourtant, jamais me défaire. J'ai toujours un faible pour ces situations ambiguës où nos sentiments n'ont encore reçu aucune consécration; les dés sont encore à jeter; on se dit que le choix reste à faire, qu'il est encore possible, quand on le voudra, de faire machine arrière. Ce souci de sauvegarder son indépendance, d'éviter de s'engager, cette complaisance dans l'incertitude, cette peur de choisir, je les rencontre encore

souvent sur ma route. Comment pourrait-il en sortir une décision? J'en connais qui cultivent ces opiums parce que la leur en est belle et rare. Mais ils ont fait choix de l'étonnante morale du renoncement, et n'espèrent plus être heureux car le bonheur est un choix.

Pour moi je n'ai plus foi en la vertu des attentes, et je me demande s'il n'est pas vrai que « *renoncer à ce qu'on n'a pas eu, le désirant, est un geste d'esclave* », même si la sagesse veut souvent qu'on le fasse.

Je crois savoir en tous cas qu'il n'est pas bon de garder pour soi seul ce qui n'existe que pour être partagé. Tous les obstacles qui empêchent le bourgeon d'éclore sont nos ennemis; ceux dont j'ai parlé vivent en nous; je n'oublie pas pour autant ceux que nourrit une société sans tolérance. Combien auraient aimé, mais qui sentaient dans leur amitié des exigences qu'ils croyaient honteuses, et n'ont plus osé! De quel gâchis de bonheur sont responsables les scrupules, l'éducation, les tabous! Mais cela est un autre sujet.

MAURICE BERCY.

RELIURES

1963-1964

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

CENTENAIRE DE KAVAFIS

(1863-1963)

A LA VOLUPTE

*Joie et parfum de ma vie, le souvenir des heures
Où j'ai trouvé et retenu la volupté telle que je la désirais!
Joie et parfum de ma vie, à moi qui ai détesté
Toute jouissance d'amours routinières!*

Constantin KAVAFIS.

LETTRES NEO-GRECQUES

Quelle est la contribution des lettres néo-grecques à la volumineuse littérature arcadienne du monde entier?

Je me suis bien souvent demandé si un compte rendu sur la matière aurait de quoi remplir une page. Mais lorsque je me suis mis à m'en occuper sérieusement, j'ai tremblé devant la lourde besogne qui m'attendait : car, si la production n'est pas massive, elle est souvent d'une qualité si supérieure qu'on ne saurait se permettre de l'examiner en passant. Un nom seul suffirait pour remplir de nombreux articles : Kavafis. Et puis il y a, outre ceux qui ont parlé, ceux qui n'osèrent pas parler; il y a aussi les commentaires sur les anciens auteurs (1), et encore les victimes de la bigoterie et de l'envie, des victimes parfois tragiques.

I. — CONSTANTIN KAVAFIS

Le poète grec Constantin Kavafis naquit à Alexandrie il y a cent ans, le 17/29 avril 1863 et, exactement soixante-

(1) Entre autres, sept traductions du *Banquet* de Platon, avec prologue de chaque traduction sur l'amour grec chez Platon.

dix ans après sa naissance, le 29 avril 1933, il mourut à l'hôpital grec d'Alexandrie. Aujourd'hui, 29 avril 1963, la Grèce rend hommage à son grand poète à l'occasion de son jubilé; les grands quotidiens ont publié des articles sur l'œuvre du poète; la revue *Néo Hestia* prépare un volumineux *Hommage*; l'Institut italien d'Athènes a donné une conférence le 30 avril; l'Institut français d'Athènes et le Musée Benakis se donnent la main pour des manifestations en l'honneur du poète; une nouvelle édition de ses œuvres complètes et de ses archives, comprenant une foule de pièces inédites, est annoncée. Les admirateurs de Kavafis trouveront là de nouveaux éléments pour l'étude de son œuvre, de son esprit et de sa vie.

Son importance a déjà dépassé les limites de la frontière grecque. Car en chœur, et sans la moindre dissonance, Anglais, Français, Allemands, Hollandais, Italiens, ont traduit, examiné, commenté son œuvre et ont placé le poète parmi les sommets du lyrisme occidental. Hier encore c'était la belle traduction de M. Pontoni, aujourd'hui c'est la traduction hollandaise de M. Blanken. On l'a toujours dit poète européen, et cette faculté était aisément prouvée à l'occasion d'une rencontre de sa poésie avec la culture occidentale.

Kavafis a été une étape de la poésie néo-grecques. A une époque où le lyrisme impétueux et la prolixité grandiloquente étaient admis comme les éléments indispensables en poésie, Kavafis fut le premier à créer un art d'une sobriété dorique, dénué de tout décor pompeux, un art condensé dans son essence, et dont le charme consiste surtout dans la suggestion. Il a renouvelé la poésie grecque, et son influence a été immense. Ce ne serait pas exagérer que de dire que la nouvelle poésie grecque, d'une façon directe ou indirecte, sort de lui.

Sa poésie, subjective par excellence, est dramatique; le drame de sa passion, vécu consciemment, est suggéré sans pathos, et son lyrisme est bien souvent modéré par l'humour. Poète pessimiste, anti-classique et anti-héroïque en sa pensée, mais classique dans son style imprégné de sobriété, Kavafis est devenu aujourd'hui le poète de l'époque. Une édition de ses poésies en Italie, texte et traduction, lui donne un air classique qu'il n'aurait jamais espéré de son vivant. Car au début il a été traité par le public et par beaucoup de critiques d'une manière insultante et diffamatoire. Son grec spécial — le langage d'un grec de l'étranger ne peut pas toujours être identique à celui qu'on emploie en Grèce — était un autre sujet de raillerie. Le terme « Kavafisme » renfermait une insinuation écrasante. Il est vrai cependant qu'il connut la gloire un peu avant sa mort. Et trente ans après, Kavafis se trouve au centre de la poésie néo-grecque du xx^e siècle parmi les grandes figures poétiques de la Grèce moderne, Solomos,

Calvos, Palamas, Sikelianos. Kavafis, avec le contrôle presque mathématique qu'il exerce sur ses écrits, ressemble à Valéry et à Eliot. Il est doté d'un charme enivrant et vénéneux, et en même temps il est plein de défauts.

Mais l'élément humain que renferme sa poésie dans son expression condensée se transforme dans l'âme du lecteur en faits, car elle se réfère à des problèmes généraux de l'homme, bien qu'elle prenne son élan grâce à sa passion, qui est pour les autres « son mal ». L'effet que sa poésie apporte à l'âme du lecteur est captivant.

On peut traduire ses poèmes sans porter atteinte à une musique de mots (ce qu'on n'éviterait pas en traduisant Baudelaire), ni détruire les rythmes parfaits ou des rimes millionnaires. En voici un :

LES MURAILLES

*Sans prudence, sans regret, sans pudeur
On a bâti autour de moi de grandes et hautes murailles.
Et me voici maintenant assis ici, désespéré.
Je ne pense qu'à cela; mon esprit est rongé par ce destin,
Car j'avais beaucoup à faire dehors.
Ah! Quand on bâtissait les murailles, comment ai-je pu
Ne pas y prêter attention?
Mais je n'ai jamais entendu de bruit de maçon ni un son.
Sans que je m'en rende compte, on m'a isolé du monde exté-
rieur (2).*

Il est difficile de trouver, dans n'importe quelle littérature, une expression de la captivité humaine formulée aussi dramatiquement et sobrement que dans ce poème, qui parle de l'asservissement de l'homme à lui-même, à autrui, aux circonstances. Voici un autre poème :

MONOTONIE

*A un jour monotone, un autre
Identique, monotone, succède. Les mêmes choses
Vont se passer, de nouveau elles auront lieu.
Les moments pareils nous trouvent et nous laissent.
Le mois passe et amène l'autre mois.
Les faits à venir, on les conjecture facilement :
Ce sont ceux d'hier, les mêmes, les ennuyeux.
Et demain finit par ne plus ressembler à demain.*

(2) Traduction mot à mot : « On m'a enfermé hors du monde ».

« Ainsi les jours s'écoulaient dans la répétition des mêmes ennuis et des habitudes contractées », dit Flaubert (3).

Evidemment, ce n'est pas Kavafis qui a découvert l'ennui, ni qui a été le premier à en parler. Mais de quelle façon il le fait!

Cette plainte sans cris : « et demain finit par ne plus ressembler à demain », combien elle diffère des plaintes qu'on a déjà entendues! Le premier vers du poème rappelle le commencement d'un autre d'Anna de Noailles :

Le jour morne est d'un jour morne autre suivi (4).

Mais combien différentes en sont la manière et la philosophie! Voici la suite du poème français :

*Brave et tenace au cours du chemin monotone,
Le corps rêveur escompte un bonheur qui l'étonne;
Pour ce peu de bonheur que l'on espère, on vit!*

Ce sont des vers sobres, et cependant, placés à côté de ceux de Kavafis, ils semblent oratoires et chargés d'emphase. Encore un exemple Kavafien : quelques vers de son poème *La Ville* :

*Tu as dit : j'irai à une autre terre, j'irai à
une autre mer...
Tu ne trouveras point de nouveau pays, point
d'autres mers,
La ville te suivra...
... Comme tu as gâché ta vie ici,
Dans ce petit coin, tu l'as abîmée aussi
sur toute la terre.*

Plus pessimiste que le « Anywhere ont of the world » de Baudelaire! Voici maintenant un autre, symbolique celui-ci :

LUSTRE

*Dans une chambre petite et vide, rien que quatre murs
Recouverts de toile toute verte,
Un beau lustre flambe;
Et dans chacune de ses flammes
Une passion lascive, une fougue lascive brûle.
Dans la petite chambre qui resplendit, ardente
Par le feu intense du lustre,
Cet éclat n'est pas du tout banal;*

(3) *L'Education Sentimentale*.

(4) *Ténacité* (« Derniers Vers »).

*Elle n'est pas faite pour des corps timides,
La volupté de cette chaleur.*

« La volupté de cette chaleur n'est pas faite pour des corps timides... » Je crois entendre la voix de Wilde : « Weak? Do you really think, Arthur, that it is weakness that yields to temptation?... there is no weakness in that; there is a horrible and terrible courage... » (5).

Expliquant à un de ses contemporains le symbolisme du *Lustre*, Kavafis avait dit en 1930 : « La petite chambre, c'est la vie de l'individu qui est dominée, presque terrorisée par un certain vice; en même temps la chambre vide, parce que céans le vice unique, avec sa flamme terrible, a brûlé et détruit toute obligation, tout devoir, toute opportunité de l'individu » (6).

Il ne fut qu'au début opprimé par l'idée que sa passion était anormale ou malsaine. Cependant, il ne put jamais la regarder en face avec la conviction de l'homophile qui se considère comme aussi normal qu'un hétérosexuel, bien qu'il eût enfin jeté loin les préjugés. Déjà en 1902 il écrivait dans ses notes :

« L'idée m'est venue ce soir d'écrire sur mon amour. Et cependant je ne le ferai pas. Quelle force ont les préjugés! Moi, je m'en suis libéré; mais je pense aux asservis, sous les yeux desquels peut tomber ce papier. Et je m'arrête. Quelle pusillanimité! Que je note cependant la lettre T comme « symbole de ce moment » (7).

Cependant, tout en se donnant des airs de philosophe, il ne s'occupait en réalité qu'à faire des confessions. Il écrivait à un ami :

« Il y a une catégorie de poèmes dont le rôle est de « suggérer »..., chez un lecteur cultivé et de disposition sympathique, qui se pencherait sur mon poème, je suis sûr que mes vers pourraient suggérer une image de désespoir profond et infini qu'ils contiennent *mais qu'ils ne peuvent révéler* » (8).

En effet, sa vie amoureuse ne lui donne pas un moment de bonheur : « Toujours l'angoisse, la peur, les remords. Son estomac est douloureux. Ses yeux présentent un écoulement continu. L'insomnie l'épuise. L'oubli efface tout ce qu'il a vécu

(5) *An Ideal Husband*, acte II : « Faible? pensez-vous réellement, Arthur, que c'est la faiblesse qui cède à la tentation?... il n'y a pas là de faiblesse : il y a un courage horrible et terrible. »

(6) M. Yalourakis, *Le Kavafis du T Majuscule*, Alexandrie, 1959, pp. 61 et 67.

(7) *Loc. cit.* — L'auteur de *Kavafis du T Majuscule* pense que cette lettre est l'initiale du titre *Murailles* (en grec « *tikhi* »).

(8) *Loc. cit.*, p. 109.

brièvement, pour ne laisser que des formes vagues, et jamais aucun plaisir de l'âme, rien de noble ou durable, aucun sentiment qui puisse ressembler à l'amour... » (9). Au début, il jurait toujours de ne pas recommencer. C'était en vain. Le 16 mars 1897 il écrivait :

« J'ai cédé de nouveau. Aucun espoir. A moins que je ne m'arrête. Mon Dieu, aidez-moi. »

Sa santé s'en ressentait. Il avait fait, en cette année 1897, un voyage à Paris. Il en était revenu en août et, 36 jours après son retour, il écrivait :

« Je suis pâle et laid, tandis que pendant les premiers jours on me félicitait sur ma bonne mine... Quelle erreur de croire... Cela a des conséquences.

« Ce matin j'avais des troubles à l'estomac... Angoisse angoisse... Torture. Je me suis couché à trois heures du matin. J'ai de nouveau cédé. Horreur, horreur. »

Ce n'est que vingt-trois ans plus tard, en 1920, qu'il commença à négliger les convenances. « L'homme s'unissait au poète. Le drame était fini. La double vie avait cessé, l'équilibre était venu. Les remords, les hésitations étaient inutiles. Qu'avait-il maintenant à redouter? Si le mariage, la famille, les enfants l'attiraient, oui, il aurait pu se repentir. Mais il détestait tout cela. Penser à son rang social? Le temps où l'aristocratie d'Alexandrie l'intéressait était fini! Sa réputation professionnelle? Heureusement il avait donné sa démission. Il était indépendant. De quoi aurait-il eu peur? De l'opinion? Mais les mœurs étaient alors devenues si relâchées! le monde acceptait déjà sans protester les confessions de Proust, de Wilde, de Gide... Redouter plus spécialement le public de Grèce? Non plus. Il n'était pas l'anormal qui avait écrit des poèmes, il était le poète à qui il était arrivé, dans sa jeunesse, d'avoir été égaré, qui avait écrit quelques poèmes voluptueux, avec les autres, les poèmes historiques et philosophiques » (10).

En effet, lorsque en 1924 on osa publier à Alexandrie un pamphlet diffamatoire contre lui, après une protestation des intellectuels Alexandrins, une trentaine d'hommes de lettres d'Athènes signèrent et insérèrent dans trois grands quotidiens une déclaration exprimant leur « entière admiration pour le poète, le premier, le plus haut et le plus grand représentant des intellectuels de Grèce en Egypte, leur très profonde sympathie et leur estime au grand homme, etc... ».

Quelques années plus tard, un changement du timbre de sa voix donna le signal d'alarme. En 1932 sa situation avait empiré.

(9) M. Peranthis, *Le Pêcheur* (biographie de Kavafis), p. 130.

(10) M. Peranthis, *ibid.*, p. 211.

Il vient à Athènes pour se soigner. Toute la presse athénienne lui souhaite la bienvenue, avec des expressions flatteuses. Son hôtel devient un lieu de pèlerinage : hommes de lettres, journalistes, caricaturistes, admirateurs, s'empressent autour de son lit. Il les reçoit avec un plaisir que seuls ses yeux peuvent exprimer, car il ne peut pas parler. Il rentre à l'hôpital, où on lui enlève une tumeur à la gorge. Après l'opération, tous reviennent demander des nouvelles sur son état de santé. Il revient vite à l'hôtel. Quelques jours après, il marche dans les rues d'Athènes... Quelle belle ville ! Une jolie réception en son honneur a lieu. Il est venu à Athènes en juillet, il ne repart pour Alexandrie que fin octobre ! Hélas, il ne sait qu'il est condamné. Et, six mois plus tard, il meurt en pleurant au milieu de ses amis à l'hôpital grec d'Alexandrie, à l'âge de soixante-dix ans.

D. COSTANDINOU.

ARCADIE

Numéro spécial :

QUE SAVONS-NOUS DE L'HOMOPHILIE ?

120 p. — 4 F

LE CANDIDAT

par

MARCEL DODE

Ne vous arrive-t-il jamais, amis Arcadiens, de regretter de ne pas occuper une de ces positions où il est si facile de rendre service — chef de personnel, directeur d'entreprise, maire ou député, par exemple ? Pour moi, je l'avoue, je suis souvent désolé d'avoir à avouer mon impuissance à aider tel ami, tel ami d'ami, ou même tel inconnu qui cherche un logement, une situation, une recommandation...

Il en est pourtant de cela comme de toutes choses : les roses dissimulent des épines, et des cas de conscience naissent parfois au moment même où l'on se trouve en mesure de jouer les Pères Noël !

C'est ce que j'ai découvert en écoutant mon ami François m'exposer, voici quelques mois, le délicat problème qui se posait à lui.



François est directeur d'une petite entreprise commerciale, dont les collaborateurs sont relativement peu nombreux et stables, de sorte qu'il n'a pas très souvent l'occasion d'embaucher du personnel. Au reste, il s'agit en majeure partie de personnel féminin, ce qui évite à mon ami toute tentation — car, on l'a deviné, François est... ce que nous sommes.

Ah, si, au lieu d'être entouré de dactylos et de secrétaires pépiantes et jacassantes, il passait ses journées au milieu de beaux garçons en salopettes ou en bleus de chauffe, il aurait certainement plus de distractions pendant les heures de bureau ! mais ce supplice de Tantale lui est (heureusement pour lui) épargné. La seule charge masculine de l'entreprise, à part la sienne, est celle de chef-magasinier, qui était jusqu'au début de cette année occupée par un honorable grand-père, titulaire de la Croix de Guerre 14-18, bedonnant modèle de conscience professionnelle et de compétence, mais absolument incapable de faire battre le cœur de qui que ce soit, excepté peut-être d'un intrépide gérontophile.

Pourquoi fallut-il, hélas, que ce brave « Monsieur Emile » atteignît l'âge fatidique de la retraite? Et pourquoi, lorsque François se mit en quête d'un nouveau chef-magasinier, fallut-il qu'il eût l'idée de faire paraître une annonce dans *France-Soir*?

Le lendemain de la publication de l'annonce, je vis arriver chez moi mon ami tout agité, à l'heure du dîner. Je le connais assez pour deviner tout de suite qu'il avait quelque chose à me raconter, quelque chose qui lui brûlait la langue et qui mettait dans ses yeux un éclat particulier.

— Toi, mon vieux, lui dis-je, tu es amoureux, ou je me trompe fort?

— C'est mieux que ça, répondit-il. C'est inouï...

— Raconte!

— Eh bien, voilà. Tu sais que je suis à la recherche d'un chef-magasinier pour remplacer le brave Monsieur Emile...

— Oui, et que tu as mis une annonce dans *France-Soir*.

— Imagine-toi que le premier candidat qui s'est présenté... Ah, si tu l'avais vu! une merveille...

(Du moment que François le qualifiait de merveille, je pouvais me le représenter, ce candidat : un blond athlétique et rieur, avec sans doute une petite moustache, des yeux au regard vif, un teint chaud et d'épais cheveux bouclés. Entre vingt-cinq et trente ans, selon toute probabilité.)

— Un peu le genre de Jean-Charles, précisa mon ami.

(J'avais donc vu juste : Jean-Charles avait été sa grande passion de l'année dernière, un jeune colosse de marinier flamand taillé dans l'or et le marbre rose et vêtu de gros drap bleu...)

— Alors, dis-je, il va falloir surveiller ta tension artérielle, si tu dois passer tes journées à côté d'une telle splendeur! Ce ne serait pas le moment de risquer un geste... ou une parole déplacée avec un membre de ton personnel. Comment s'appelle-t-il, au fait?

— Leroux.

— Oui, mais son prénom?

— Oh... Lucien. Mais ce n'est pas si simple que ça.

— Pourquoi? Il a une tare?

— Non... (François poussa un gros soupir). Au contraire... Pendant tout le temps qu'il me parlait, je sentais ses yeux posés sur moi, et si chauds que je n'osais presque plus le regarder moi-même.

— Insolent?

— Non, pas du tout. Plutôt... attirant, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu crois qu'il a deviné l'intérêt que tu éprouvais pour lui?

— C'est possible, bien que j'aie absolument évité toute expression ou toute parole en dehors du ton strictement professionnel de notre entretien. Mais je t'assure que ce que je lisais dans ses yeux, c'était... autre chose.

— Tu ne vas quand même pas me dire qu'il te faisait du plat?

François sourit, de l'air d'un enfant pris en faute. C'est vrai que, lorsqu'il le désire, il peut être très séduisant, surtout si l'on songe qu'il est plus proche de son quarantième anniversaire que du trentième. Il est grand, svelte, et derrière ses lunettes à fine monture d'or ses yeux gris savent briller, à l'occasion, d'un éclat caressant au charme duquel bien des femmes — les pauvres! — ont en vain succombé. Rien ne s'opposait donc, *à priori*, à ce que le blond Lucien ait trouvé mon ami à son goût... Mais je ne vois guère, en règle générale, un candidat à un poste de chef-magasinier faire de l'œil au patron à qui il vient demander de l'embaucher. A moins — qui sait? Il existe indéniablement de mystérieuses connivences, de subtils radars sentimentaux qui établissent parfois le contact dès le premier abord entre deux êtres que le hasard met en présence...

— Je sais bien ce que tu penses, reprit François. Tu te dis que je prends mes désirs pour des réalités, et que j'ai confondu un simple sourire aimable avec un message d'ordre personnel. Sincèrement, je ne le crois pas. Il y a, dans ces cas-là, quelque chose qui ne trompe pas... Je sais, je sens que je lui suis sympathique et qu'il ne tenait qu'à moi de pousser plus loin les choses.

— Alors, dis-je, c'est merveilleux! Tu vas le voir tous les jours et tu n'auras peut-être même pas à faire le premier pas...

Mais François m'interrompit.

— Tu te trompes... Je ne l'ai pas encore engagé.

Je n'en revenais pas.

— Ça alors! Mais pourquoi? Il te plaît, tu lui plais...

— Oui, mais... il n'a aucune référence comme chef-magasinier.

— Et après?

— C'est d'un chef-magasinier que la maison a besoin, pas d'un ami de cœur du patron... Tu comprends, c'est une question d'honnêteté de ma part.

— Je ne suis pas sûr de très bien te comprendre, avouai-je.

— Mais si! Je ne peux quand même pas laisser mes goûts et mes attirances personnelles influencer sur mon comportement professionnel. On reproche assez aux homophiles de constituer une franc-maçonnerie, de s'entre-favoriser au détriment des autres gens, que sais-je encore!

— Il est bien normal de s'entraider.

Une sonnerie lointaine m'interrompt. François prit à peine le temps de me dire au revoir.

— Le voilà! je vais lui ouvrir. Bonsoir...

— Bon appétit, dis-je. Et bonne nuit!

Mais il avait déjà raccroché.

Marcel DODE.

COLLECTION ARCADIE

Années : 1956 à 1962

L'année complète : 15 F (port compris)

André Goudin : *Terrain vague* : 3 F

Jean Busson : *Que passe le vent d'avril* : 3 F

Boris Arnold : *Les amours dissidentes* : 3 F

Yves Cerny : *Suzy et Gildas* : 5 F — *Vincent Delmas* : 5 F

Marc Daniel : *Hommes du grand siècle* : 3 F

Arcadie — N° 100 — *La Vie des Arcadiens* : 3 F

(Pour chacun de ces ouvrages, port en plus. 1,30 F par livre — 0,50 par livre en plus.)

LEÇONS DE SAGESSE

GÉRARD DE Nerval

Reste, en tout cas, qu'au cours de ce voyage, décidément assez fructueux, Nerval trahit parfois, et comme à son malgré, un goût subtil et délicat des garçons en fleur, aux grâces ambiguës... Et c'est par là, cousins, que je vais finir ma lettre.

Voici d'abord de quelle prenante façon Nerval évoque, page 255, celui qu'il appelle « un compagnon » :

« C'était une voix grave et douce, une voix de jeune homme « blond ou de jeune fille brune, d'un timbre frais et pénétrant, « résonnant comme un chant de cigale altérée à travers la « brume poudreuse d'Égypte. J'avais entrouvert, pour l'en- « tendre mieux, une des fenêtres de la cange, dont le grillage « doré se découpait, hélas, sur une côte aride... »

« Cette voix, c'était l'annonce lointaine de nouvelles popu- « lations, de nouveaux rivages (...) Ce contraste avec la nature « monotone et brûlée de l'Égypte m'attirait invinciblement. »

Un janissaire, consulté par le narrateur, répondit :

« La personne qui chante, ce n'est pas grand-chose de bon; « un pauvre diable sans asile, un « banian... »

(...) Nous étions, poursuit Nerval, « sortis du bateau, et, du « haut de la levée, j'apercevais un jeune homme nonchalam- « ment couché au milieu d'une touffe de roseaux secs. Tourné « vers le soleil naissant, qui perçait peu à peu la brume éten- « due sur les rizières, il continuait sa chanson... »

« Il y a dans certaines langues méridionales un charme « syllabique, une grâce d'intonation qui convient aux voix « des femmes et des jeunes gens, et qu'on écouterait volon- « tiers des heures entières sans comprendre. Et puis, ce « chant langoureux, ces modulations chevrotantes qui rappe- « laient nos vieilles chansons de campagne, tout cela me char- « mait avec la puissance du contraste et de l'inattendu; « quelque chose de pastoral et d'amoureusement rêveur jail- « lissait pour moi de ces mots riches en voyelles et cadencés « comme des chants d'oiseaux. C'est peut-être, me disais-je, « quelque chant d'un pasteur de Trébizonde ou de la Marma- « rique. Il me semble entendre des colombes qui roucoulent « sur la pointe des ifs; cela doit se chanter dans des vallons

(1) Voir *Arcadie*, n°s 113-117.

« bleuâtres où les eaux douces éclairent de reflets d'argent
 « les sombres rameaux du mélèze, où les roses fleurissent sur
 « de hautes charmilles, où les chèvres se suspendent aux
 « rochers verdoyants comme dans une idylle de Théocrite. »

J'ai tenu, cousins, à vous rapporter toute cette belle page, de la meilleure écriture Nervalienne, car elle évoque un bonheur bucolique de telle qualité que, par-delà la mort, l'auteur du « Voyage en Orient » semble nous dire, comme — dans la toile célèbre de Poussin — le cippe funéraire dit aux pâtres qui le découvrent : « Et in Arcadia ego » : « Moi aussi, j'ai connu le bonheur de vivre en Arcadie. »

Voici, en quelques mots, le portrait du charmant chanteur :

« C'était un beau garçon aux traits circassiens, à l'œil
 « noir, avec un teint blanc et des cheveux blonds coupés de
 « près, mais non pas rasés selon l'usage des Arabes. » Suit la description de son costume. Nerval, qui n'est pas riche, est obligé de se priver de sa compagnie. Et, philosophe, le beau garçon de dire simplement : « J'attendrai qu'il passe un Anglais. »

« Ce mot, conclut Gérard, me laissa un remords » (255-258).

Trente pages plus loin, l'auteur balance à prendre à son service une femme ou un jeune Arménien. Voici les mérites du dernier :

« Je ne pouvais, dit Nerval, me dissimuler les avantages
 « de l'Arménien. Tout jeune encore, et beau de cette beauté
 « asiatique, aux traits fermes et purs, des races nées au ber-
 « ceau du monde, il donnait l'idée d'une fille charmante qui
 « aurait eu la fantaisie d'un déguisement d'homme; son cos-
 « tume même, à l'exception de la coiffure, n'était qu'à demi
 « cette illusion. »

(« Notez, cousins, par parenthèse, que l'auteur des « Sou-
 « venirs du Valois » est loin de jeter une exclusive contre
 tous les travestis, et que pour certains d'entre eux, le cœur aidant, il sait trouver, mon Dieu, quelque indulgence...)

Au reste, l'affaire s'arrangea; car, débonnaire, le magnifique Gérard donna en mariage la femme qui avait été son esclave à l'Arménien qui avait été l'objet... de son hésitation.

« Je me sentais, ajoute l'auteur, grandi par cette pensée.
 « Ainsi, j'aurais délivré une esclave et créé un mariage
 honnête. »

Mais alors... coup de théâtre : « L'Arménien leva les bras
 « au ciel, comme étourdi de ma proposition (...) Jamais il
 « n'avait eu la moindre idée des choses que je pensais. Il était
 « si malheureux même d'une telle supposition qu'il se hâta
 « d'en instruire l'esclave et de lui faire donner témoignage
 « de sa sincérité. »

Et, toujours philosophe, Nerval conclut, avec un flegme décidément inaltérable : « Ainsi le capitaine Nicolas m'avait
 « induit en toute sorte de suppositions ridicules... On recon-
 « naît bien là l'esprit astucieux des Grecs. »

Prenez ce mot, cousins, comme vous le voudrez...

Mais, dans la deuxième partie du voyage, au chapitre intitulé « Le matin et le soir », c'est un véritable hymne que Nerval entonne en l'honneur de la virilité orientale. Le voici, cousins, pour clore cette épître :

« Je ne connais rien de plus gauche, de plus mal fait, de
 « moins gracieux, en un mot, qu'un Européen de seize ans.
 « Nous reprochons aux très jeunes filles leurs mains rouges,
 « leurs épaules maigres, leurs gestes anguleux, leur voix
 « criarde; mais que dira-t-on de l'éphèbe aux contours ché-
 « tifs qui fait chez nous le désespoir des conseils de révision?
 « Plus tard seulement les membres se modèlent, le galbe se
 « prononce, les muscles et les chairs se jouent avec puis-
 « sance sur l'appareil osseux de la jeunesse; l'homme est
 « formé.

« En Orient, les enfants sont moins jolis peut-être que chez
 « nous; ceux des riches sont bouffis, ceux des pauvres sont
 « maigres avec un ventre énorme, en Egypte surtout; mais
 « généralement le second âge est beau dans les deux sexes.
 « Les jeunes hommes ont l'air de femmes, et ceux qu'on voit
 « vêtus de longs habits se distinguent à peine de leurs mères
 « et de leurs sœurs; mais par cela même l'homme n'est sédui-
 « sant en réalité que quand les années lui ont donné une
 « apparence plus mâle, un caractère de physionomie plus
 « marqué (...)

« Et, songes-y bien, après cette époque où les joues se
 « revêtent d'une épaisse toison, il en arrive une autre où
 « l'embonpoint, faisant le corps plus beau sans doute, le
 « rend souverainement inélégant sous les vêtements étriés
 « de l'Europe, avec lesquels l'Antinoüs lui-même aurait l'air
 « d'un épais campagnard. C'est le moment où les robes flot-
 « tantes, les vestes brodées, les caleçons à vastes plis et les
 « larges ceintures hérissées d'armes des Levantins leur
 « donnent justement l'aspect le plus majestueux.

« Avançons d'un lustre encore; voici des fils d'argent qui
 « se mêlent à la barbe et qui envahissent la chevelure : cette
 « dernière même s'éclaircit et dès lors l'homme le plus actif,
 « le plus fort, doit renoncer chez nous à tout espoir de deve-
 « nir jamais un héros de roman. En Orient, c'est le bel instant
 « de la vie; sous le tarbouch ou le turban, peu importe que
 « la chevelure devienne rare ou grisonnante, le jeune homme
 « lui-même n'a jamais pu prendre avantage de cette parure

« naturelle; elle est rasée; il ignore dès le berceau si la nature
« lui a fait des cheveux plats ou bouclés. Avec la barbe teinte
« au moyen d'une mixture persanne, l'œil animé d'une légère
« teinte de bitume, un homme est, jusqu'à soixante ans, sûr
« de plaire, pour peu qu'il soit capable d'aimer.

« Oui, soyons jeunes en Europe tant que nous le pouvons,
« mais allons vieillir en Orient, le pays des hommes dignes
« de ce nom, la terre des patriarches. En Europe, où les insti-
« tutions ont supprimé la force matérielle, la femme est deve-
« nue trop forte. Avec toute la puissance de séduction, de
« ruse, de persévérance, et de persuasion que le ciel lui a
« départie, la femme de nos pays est socialement légale de
« l'homme; c'est plus qu'il n'en faut pour que ce dernier soit
« toujours à coup sûr vaincu. »

Vous voyez, cousins, par quelles voies bizarres Nerval rejoint certaines idées que tels de vous, dans ces colonnes, ont eu l'occasion d'exprimer déjà plusieurs fois.

Il n'est pas sans intérêt de noter — et c'est bien là, je crois, utile leçon de sagesse — qu'un auteur dont l'inspiration est aussi peu homophile que Gérard de Nerval, sait rendre hommage à la beauté virile, sous toutes ses formes... et à tous âges. Et dire que l'homme est toujours aimable, n'est-ce pas dire qu'il doit — ou qu'il peut — toujours être aimé? Voilà-t-il pas, Arcadiens, mes cousins, qui coule de source comme eau de roche limpide et... rafraîchissante?

En tous les cas — et c'est là que je veux achever cette trop longue lettre — je vous exhorte à lire et puis relire encore le texte succulent et multiple du « Voyage » que vous trouverez, je le répète, au tome II de la prestigieuse Pléiade. Vous y verrez par cent indices et à travers mille réticences que souvent notre Gérard côtoya les verdoyantes rives d'Arcadie, et que si, semble-t-il, il se garda (ou se défendit) d'y aborder, il donna du moins à certains de ses horizons les plus séduisants, à défaut de signes de véritable intelligence, des signes, sans doute, de curiosité, des signes, peut-être bien, d'intérêt, des signes, assurément, de coquetterie. Volage Ariel que sa nature légère conduisit, sans que jamais il se fixât ici ni là, de fleur en fleur, de rêve en rêve, de nostalgie en hésitation, le cher Gérard n'était-il pas, précisément, fait de telle pâte que, pour marquer son attachement, il ne pût dire que ses incertitudes?

Croyez moi donc, cousins, ne l'imitiez pas en cela. Sachez toujours ce que voulez. C'est la moitié du bonheur.

L'autre moitié, le ciel vous la donnera, s'il daigne entendre les vœux que lui adresse pour vous, en vous quittant, votre cousin de Béotie.

JACQUES FREVILLE.

REMARQUES SUR QUELQUES DRAMATURGES ANGLAIS DE MARLOWE A OTWAY

(suite et fin) (1)

L'influence de Marlowe fut immense dans le domaine de la littérature et aussi dans celui des idées. Son disciple le plus proche est George Chapman (1559-1634). Les deux hommes se connurent, ils habitèrent même ensemble pendant quelque temps. Et Roydon, le compagnon de tout l'âge mûr de Chapman, avait été au comble de l'intimité avec Marlowe, nous apprend Kyd. Ami et admirateur de Marlowe, Chapman le fut au point de donner une fin au poème de *Héro et Léandre*. Mais cette suite, pour n'être pas dépourvue de mérites, n'atteint pas au niveau de l'original. Il faut chercher la contribution la plus importante de Chapman à la littérature et au thème qui nous intéresse dans les pièces qu'il a tirées de l'histoire de France de son époque : *Bussy d'Amboise*, suivi de *Bussy d'Amboise vengé*; *La conspiration du duc de Biron*, suivie de la *Tragédie* du même; enfin *Chabot amiral de France*. Chapman a donné à plusieurs des thèmes que Marlowe s'était contenté de suggérer concrètement à travers une situation, une expression indépendante et abstraite sous forme de lois morales universelles, non sans leur adjoindre quelques idées de son cru. A vrai dire, il est divisé entre son admiration éperdue des héros romantiques tels que les avait peints Marlowe, et le sentiment qu'ils ne sont pas adaptés aux conditions réelles de la vie, mais voués à un échec lamentable. Il conclut que mieux vaut se consacrer à la vertu, qui pour lui est l'austérité stoïcienne — très mitigée d'ailleurs. Toute son œuvre est partagée entre l'hymne à la gloire de la vie libre et passionnée, et l'analyse désabusée de la condition humaine. Ainsi le héros romantique, Bussy, trouvera la mort, et il sera vengé par le héros vertueux, Clermont.

(1) Voir *Arcadie*, n° 119.

C'est à travers son romantisme irréaliste que Biron se perd. Mais c'est au thème de l'inconstance féminine que Chapman apporte la contribution la plus remarquable. Chez lui, la mise en accusation devient impitoyable. Tenir les femmes en mépris et même en horreur est un devoir du héros. Tout contact est fatal, et c'est pour ne l'avoir pas refusé que Bussy est tué. Un de ses amis déclare :

*« Ainsi les femmes (de toutes les créatures faites de néant),
Sont les plus parfaites idoles qui représentent la lune :
Non seulement elles sont des exemples d'inconstance pour les
[hommes,
Mais, selon que le fragile rayon de lune de leurs charmes
S'éclaircit ou s'enuage, elles les précipitent dans la joie ou
[dans la tristesse. »*

C'est-à-dire que non contentes de pécher par inconstance elles-mêmes, elles parviennent par leur influence à pervertir les hommes et à les rendre inconstants. Non seulement leur nature est perverse, mais elles pervertissent ceux dont la nature ne l'est pas. Au contraire de Bussy, ce sera grâce à son amour partagé pour Guise que Clermont parviendra à réaliser sa vengeance. Qu'il faille sans hésitation préférer un ami à une maîtresse, c'est ce que Clermont démontre dans un très long discours où il compare les deux formes de l'amour. Il représente les femmes comme de simples corps, des objets, des jouets; elles peuvent provoquer une convoitise, mais que la jouissance éteint définitivement. Il ne peut s'y rencontrer de permanence, donc d'amour :

*« Je nie qu'un homme quelconque aime,
Qui recherche épouse, jeune fille, veuve, femme quelle qu'elle
[puisse être.
Car les mouches n'aiment pas le lait, bien qu'elles se noient
Dans la poursuite passionnée de ce breuvage. (...)
Car lorsque l'amour enflamme un esprit doté de discernement,
Il trouve son accomplissement dans la vertu et des effets
[divins,
Et réside dans l'amitié, chaste et masculine. »*

Pour la chasteté, les documents qui parlent des relations de Chapman et de Roydon ne permettent pas d'y voir davantage qu'une figure de style. D'ailleurs, à ce beau discours Guise répond :

*« C'est toi qui seras ma maîtresse; j'ai l'impression que mon
[sang
Est tout ému et embrasé par l'amour de tes vertus. »*

L'amitié est ainsi glorifiée, car elle seule peut émouvoir l'être tout entier, le jugement aussi bien que les sens. Elle seule est une aspiration légitime; or, Chapman déclare : « 'tis immortality to die aspiring » (c'est accéder à l'immortalité que de mourir plein d'aspiration). C'est, dans la perspective païenne que Chapman renouvelle de l'Antiquité, l'équivalent de l'objection théologique telle que nous la trouvons dans Tourneur : la femme est la damnation. Le thème est dès lors poussé à son extrémité logique, et les écrivains suivants ne peuvent guère qu'en changer la présentation, ou lui donner une couleur légèrement différente. C'est ce que s'attachent à faire Massinger et Shirley.

Philip Massinger (1583-1640) fut un auteur très fécond. C'est dans *La dot fatale* qu'il nous présente un héros parfait, Charolois, qui s'écrie : « Qui aimerait une femme pouvant rencontrer un ami dans un tel homme! » La pièce présente une double relation : d'une part Charolois forme un couple avec son ami, Romont; et d'autre part avec celle qu'il épouse, Beaumelle. Alors que la première association ne le conduit qu'à des actions glorieuses et à la prospérité, la seconde, après l'avoir amené à rompre la précédente, fera de lui un traître et un criminel. C'est dans cette pièce, encore, que Rochefort concevant une vive amitié pour Charolois, lui donne aussitôt sa fille en mariage; Charolois l'accepte en protestant qu'elle lui est totalement indifférente et qu'il n'apprécie en elle que le substitut de Rochefort. Cet assouvissement, par procuration, d'amitiés passionnées, est encore un des lieux communs des drames de l'époque, soit qu'il ait effectivement fait partie des coutumes contemporaines, soit que les auteurs l'emploient de façon allégorique, afin d'éviter de choquer leur public par le spectacle de l'union complète de deux hommes. Car à partir de 1610, les puritains commencent à exercer une influence importante sur les esprits.

James Shirley (1596-1666) commença sa carrière par un poème, *Echo*, où sont décrites les émotions d'une jeune fille qui s'efforce en vain d'éveiller la passion d'un berger; il va sans dire que la jeune fille n'est pour Shirley qu'un prétexte à s'intéresser au berger. Dédaignées des érudits, ses œuvres sont malaisées à trouver, mais la seule que l'auteur de ces pages ait pu se procurer, *Le traître* (qui est Lorenzaccio de Médicis), est fort intéressante. Shirley y réaffirme avec véhémence tous les thèmes dont on a parlé (« Je ne serais pas digne d'être appelé l'ami de celui que je ne préférerais pas à une maîtresse »). Son mérite essentiel réside dans son insistance sur l'union absolue qu'accomplit l'amour. Dans les deux couples d'amants que montre sa pièce, Pisano et Cosimo d'une part, le Duc et Lorenzaccio de l'autre (ceci malgré les pas-

sades du duc), cette unité est affirmée avec une force persuasive et poétique qui débouche sur un souriant mysticisme. Le duc, trahi, s'écrie : « Il partageait notre âme ! » Et Cosimo accueille ainsi le retour de son ami :

« *Cher Pisano! Que ne puis-je l'avoir plus près encore en moi!
Mon cœur trouve trop de distance dans cette étreinte.
Mêlons-nous l'un à l'autre (Letus incorporate).* »

Comme chez saint Jean de la Croix, l'âme tire sa joie du fait qu'elle rejoint sa place véritable. Dans l'amour cesse son exil. C'est Shirley encore qui emploie couramment l'idée empruntée à Platon, et que ses contemporains formulent aussi parfois que la beauté est une preuve d'excellence, et même un argument. C'est chez lui qu'on déclare : « Il a raison parce qu'il est beau. » Seul Ford osera aller plus loin, dans ce sens, lorsque le héros appelle régulièrement son page « joyau » et que la beauté de Giovanni sert à prouver sa naissance surhumaine.

Ces traits sont d'autant plus significatifs que tout le théâtre de l'époque baigne dans une atmosphère ambiguë. Le goût si répandu du travesti en est juste un témoignage. Mais lorsqu'on mentionne cette coutume du théâtre élizabéthain, il ne faut pas oublier que les rôles féminins étaient en fait tenus par des garçons. Recourir au travesti revenait en fait à l'éviter, et à faire reprendre sa forme naturelle à l'acteur, qui était ravi de se montrer sous diverses apparences, et parfois même l'exigeait. Le thème de l'assouvissement par procuration est lui aussi universel. La littérature du temps est pleine d'allusions assez obscures, où des écrivains, tout en prétendant s'accuser, semblent bien se glorifier sournoisement. Ainsi Robert Greene, relatant son voyage en Italie où il avait « pratiqué des vilenies telles qu'elles sont abominables à déclarer ». Les écrits de Nashe peuvent donner une idée assez claires de ce que pouvaient être les prétendues « abominations ». Mais ces allusions sont parfois claires de reste. Dans « *Blurt, maître-constable* », de Middleton, le page, retenu par un autre personnage, se plaint que son interlocuteur le « manie », puis se lance dans un long discours sans suite pendant lequel il saisit la première chance de s'échapper en s'écriant : « Si je n'avais pas pris la clé des champs, vous auriez rendu mes fesses plus tendres ! » L'abandonné s'afflige alors de fort bonne foi. Chez la plupart des auteurs, Gord, Middleton de nouveau, etc..., le récit d'une intrigue est toujours prétexte à décrire le héros de l'affaire; l'héroïne n'a guère droit à paraître sur la scène que pour glorifier son partenaire.

Nombreux sont aussi ceux qui font à l'homophilie de nombreuses allusions sans pouvoir être soupçonnés de complicité.

Par exemple Ben Jonson, le plus célèbre des naturalistes, de ceux qui prétendent simplement reproduire la vie. Il était fatal qu'ils représentent un phénomène aussi courant — surtout à une époque où, comme le dit sagement un commentateur de Shakespeare pour expliquer une allusion de *Henry V*, il était normal pour les hommes, mêmes du rang le plus élevé, de partager les lits. *La chute de Séjan*, *Volpone* ne jugent même pas nécessaire de souligner la nature homophile des rapports des personnages principaux, tellement elle paraît aller de soi. Il en va de même chez Dekker. Ce n'est qu'à partir de 1620 que commencent à apparaître des sarcasmes; dans *Un couple de fous bien assortis* de Brome, on conseille à un personnage ruiné de fonder une maison de passe pour hommes en détaillant ses agréments et en lui promettant la prospérité. Ces sarcasmes se multiplient dans les œuvres de Glapthorne, Randolph, Day.

Mais chez tous, quels qu'ils soient, on peut percevoir une nostalgie sans espoir du héros viril tel que l'avait créé Marlowe. Aucun ne parvient à présenter un personnage capable de rivaliser avec les siens. Leurs intrigues sont des histoires de vengeance compliquées où le vengeur paie son succès de la mort. Le monde n'est plus capable de leur offrir une satisfaction et un épanouissement complets, ou peut-être que ce sont eux qui ne sont plus capables de le prendre. Hamlet est naturellement le plus typique de ces caractères velléitaires et pâles. Ils s'efforcent de retrouver l'état de plénitude dont même dans la pire adversité les personnages de Marlowe jouissaient. Mais alors que la mort même de ses héros déchu était triomphante et enviable, les succès des autres ont quelque chose d'incomplet, de transitoire, d'irréel. On pourrait presque dire que la valeur des œuvres de ces dramaturges dépend de la force avec laquelle leurs personnages s'efforcent de reconquérir cet état idyllique — et peut-être bien mythique. Chez Webster et Ford, ils y mettent encore une énergie violente et désespérée. Ils en dépensent presque autant pour retrouver leur capacité d'agir que ceux de Marlowe en mettaient pour accomplir effectivement leurs actions les plus difficiles. Au fur et à mesure que les années passent, il semble que cette énergie se dilue : les pièces se font gracieuses, mais perdent toute puissance. C'est le déclin inéluctable du théâtre jacobéen, qu'allait consommer la fermeture des scènes publiques sous Cromwell. A la Restauration, une autre espèce d'idéal prévaudrait, celui de Dryden imbu d'une « raison » et d'une « nature » qu'il concevait exactement comme allait le faire Voltaire un siècle plus tard et qui fut l'éteignoir de la tragédie dans leur deux pays.

Cependant, un dernier miracle allait se produire : l'apparition, en pleine Restauration, de Thomas Otway (1652-1685).

Otway sut retrouver, en même temps que les thèmes de la période élizabéthaine, son esprit et sa grandeur, et l'arbre allait donner une dernière et magnifique floraison avec lui. Contemporain de Racine, qu'il traduit en anglais, il reste fidèle dans ses propres œuvres à Marlowe et à Shakespeare, et sait même retrouver ce héros spontané et viril dont la nostalgie avait régné sur deux générations, les baignant, de ce fait, dans une atmosphère si résolument homophile. De sa brève existence, l'on sait assez peu de choses, sinon qu'il y cultiva cette amitié dont il allait tirer la substance même de ses œuvres. Des textes contemporains lui reprochent son intimité, puis sa brouille irréconciliable avec un autre dramaturge, Shadwell. Il se lie à Richard Duke, auquel il envoie une épître passionnée :

*« Que puis-je faire, sinon m'asseoir et roucouler dans la
[solitude
Et languir à jamais après toi, mon compagnon absent... »*

Une autre passion allait couronner la vie d'Otway. Voici le récit d'un contemporain : « Otway avait un ami intime, un Blakiston, qui fut assassiné. Le meurtrier s'enfuit vers Douvres, et Otway le poursuivit. Pendant son retour il but de l'eau alors qu'il était échauffé, et contracta ainsi la fièvre qui amena sa mort. » (John Spence, *Observations, anecdotes et caractères.*)

Dès sa première pièce, *Alcibiade*, il renoue avec la tradition. Patrocle, sommé de tuer son ami, s'écrie : « Je me révélerai mon propre assassin », et réaffirme ainsi l'unité par l'amour, alors bien oubliée. Alcibiade, ne sachant comment le remercier de son dévouement, l'embrasse sur la scène. Et plus tard il se demande : « Se peut-il qu'il éprouve une peine, et que je ne sente rien ? » Mais *Alcibiade* n'est qu'un prélude, de même que la profession d'amour naturel et amoral de Polydore dans *l'Orphelin*, ou encore le retour au thème de l'inconstance et de la damnation féminine dans *L'histoire et la chute de Caius Marius*. L'œuvre la plus riche et la plus explicite d'Otway est *Venise sauvée*. C'est une pièce complexe, qu'on peut décrire soit comme l'histoire d'une conjuration, soit comme la trahison d'une amitié. L'amitié fournit la matière des émotions et du pathétique dont l'œuvre est saturée. Encore une fois les amours masculines et féminines sont mises en balance. Jaffier, par amour pour sa femme Belvidera, a dissipé tout son bien. Tous le repoussent, en premier lieu son beau-père. Pierre, son ami de jadis, le recueille et le reconforte en lui disant : « Je t'appartiens complètement. Mais Pierre ne peut supporter la tyrannie politique qui pèse sur Venise, et conspire contre elle. Il amène Jaffier parmi les

autres conspirateurs, qui se méfient, et qu'il convainc par un long discours où il leur décrit son « Tout », « l'unique excellence dont je puisse me targuer », « le joyau de mon cœur ». Le faible Jaffier se laissera tenter par sa plus faible épouse de trahir la conjuration, moyennant la vie sauve pour lui-même et pour Pierre. Après l'arrestation de ce dernier les deux amis sont confrontés dans une scène particulièrement puissante. Pierre commence par s'affliger avec noblesse que le complot ait été découvert. On lui dit que c'est Jaffier qui l'a trahi. Il refuse de le croire et explose en imprécations contre un mensonge aussi bas. Mais quand le coupable lui-même vient avouer, il se contente de dire : « C'en est fait. Il suffit. Adieu. » Jaffier proteste qu'il est encore le même ami. Et Pierre s'indigne :

*« Toi, Jaffier? Toi, mon ami jadis aimé, respecté?
Par le ciel tu mens; l'homme qui s'appelait ainsi, mon ami,
Était généreux, honnête, fidèle, juste et vaillant,
Noble dans son esprit, et séduisant dans sa personne,
Cher à mes yeux et tendre à mon cœur :
Tandis que tu es un misérable, bas, faux, un lamentable
[lâche. »*

Jaffier, dont les réactions semblent bien être celles d'un masochiste complet, en proie au désespoir, le supplie de ne pas le renier, avec les accents de la passion la plus charnelle. Mais Pierre refuse de l'écouter et part en prison. Dès qu'il se voit privé de son ami, Jaffier maudit sa femme, cause de tout le mal. Cette malédiction est la plus sévère portée encore contre le sexe féminin : les dramaturges antérieurs s'étaient contentés de dénoncer, comme Otway lui-même dans son *Caius Marius*, « cet amour diabolique des femmes qui mène à la ruine les projets les plus nobles », « ce sexe créé en dérision du nôtre ». Mais Belvidera n'a aucun défaut : aimante, constante, elle accepte tout de son mari et trouverait des douceurs à la mort pourvu qu'il la lui donne. C'est donc malgré ses vertus, par sa simple présence, qu'elle introduit le mal et la brouille dans la société. Cause de la rupture entre son père et son mari, que le premier aimait comme un fils jusqu'à leur mariage, elle l'est aussi d'une division entre les conspirateurs jusque là unis, car elle éveille le désir de l'un d'entre eux. Enfin elle fait perdre à son mari cet ami à qui il attache la valeur suprême; et tout cela sans intention mauvaise, par pure faiblesse, ou même à cause de réactions tout à fait extérieures à elle, dues à sa seule présence. Par un effort, la femme peut devenir vertueuse, malgré cela elle reste mauvaise et engendre le mal. Dans son plaidoyer, elle ne trouve pas un conseil à donner qui ne soit avilissant, pas un geste qui ne soit au détriment de celui dont elle prétend

THÉÂTRE

HENRY DE MONTHERLANT OU LE MASSACRE DES SAINTS-INNOCENTS

par

ANDRÉ DU DOGNON

En écoutant M. de Montherlant parler à son fils, l'autre soir, au Théâtre des Mathurins et en fermant les yeux, j'avais l'impression d'entendre Edith Piaf faire une scène à son amant, le Bel Indifférent, imaginé par Jean Cocteau. D'ailleurs l'auteur du *Chaos et la Nuit* fait dire à son père outragé : « Il n'y a rien de plus triste qu'un être qu'on aime et qui lit un journal pendant que vous lui parlez ! » Il lui fait dire aussi : « Pourquoi tout amour est-il si triste ? » et l'on a envie d'ajouter : « Surtout celui qui n'ose pas dire son nom ! » Depuis le catholicisme, quel est l'amour qui ose dire son nom puisqu'il est défendu à un chrétien de préférer la mort de l'être aimé au plaisir qu'il prend ailleurs, à sa fuite ?

Il y a donc, d'abord, dans la pièce de M. de Montherlant, la peinture de l'amour exclusif, non pas d'un père pour son fils, mais d'un homme mûr et déçu pour le seul être qu'il puisse aimer. Qu'il soit sorti de lui ou de son imagination comme tous les êtres que nous aimons, change peu les choses. Ce fils de personne est davantage sorti de son orgueil et de ses espérances que de sa chair. Il eût mieux valu qu'il le choisît précisément comme Cocteau ou d'autres, par adoption et non par hasard ou lassitude, parce que cet homme qui se félicite d'avoir toujours douté de l'humanité, pour une fois s'est laissé prendre à la pitié. Cette pitié et lui se livrent une bataille acharnée, une véritable corrida. Est-ce son orgueil qui sera détruit ou elle ? A la fin de la pièce il est presque délivré quand il comprend que c'est la pitié qui meurt en lui sans le détruire, sans entamer son mépris. Il allait aimer un être, un seul, qui n'était même pas fait à son image ! Quand

il sent qu'il lui échappe à jamais une mystérieuse douceur mettra désormais entre celui qu'il allait se préférer et lui un désert d'orgueilleuse solitude. Pour cela il lui a fallu laisser s'évader cet enfant dans le camp de ce qu'il exécère le plus au monde, dans le camp des femmes qui les conçoivent, les élèvent, les absorbent.

« Fils de la femme ! » Deux fois cette expression méprisante vient sur les lèvres du père. C'est parce que l'enfant a choisi la femme, et précisément celle qu'il avait lui-même rejetée, que ce père abandonne son fils.

L'enfant est un bon prétexte pour Montherlant à exécuter les femmes. D'un enfant, elles font, soit un homme, soit une caricature d'elles-mêmes. Son rêve serait d'être fils-père comme il y a des filles-mères. Il ne peut aimer qu'un enfant ou un surhomme sans passer par l'âge bête. Dans l'univers clos comme celui des sports ou des collèges la candeur et la grâce virile risquent moins de se perdre dans les plis d'une robe ecclésiastique que dans celle d'un couturier à la mode. Aussi Montherlant s'en donne-t-il à cœur joie. Tous ses personnages, qu'il s'agisse des professeurs ou des élèves, deviennent chastes par amour et tombent d'accord pour tenir l'ennemi véritable, les parents, à l'extérieur d'un cercle de pureté brûlante où les héros se forgent. C'est un concours de sacrifice et de renoncement à l'abri d'une enceinte sans fissure, dans cette Ville dont le Prince est toujours un enfant.

Il est assez remarquable de constater que dans la pièce qui porte ce nom, le confesseur retient l'élève pour lequel il a trop de tendresse, par le truchement du jeune garçon qui a, pour son protégé, une amitié particulière. De même que dans *Les Ames du Péché* de Giraudoux, les religieuses donnent aux jeunes délinquantes d'autres délinquantes à sauver. Le salut par couples est plus exaltant sinon plus facile !

En réalité, il s'agit d'un combat sans issue, puisque, s'il y a victoire, elle ne survit pas à cet âge où la grâce adolescente fait place à la virilité et il ne faudrait pas pousser beaucoup M. de Montherlant pour lui faire écrire une défense du « Massacre des Saints Innocents », car à ses yeux c'est être coupable que de ne plus être jeune. Quitter la robe prétexte pour passer au service des femmes ou de la Cité, ce qui revient au même, est le plus grand crime. Perdre son enfance devient aux yeux de Montherlant le seul péché. Seuls ceux qui ne la perdent pas entièrement, les dieux du stade, l'intéressent vraiment.

D'où cette lumière unique dans nos Lettres qui baigne l'œuvre de l'auteur des Olympiques. L'enfant est seul capable de se nourrir d'une grandeur qui, plus tard, le fera sourire.

Montherlant a employé sa plume à prolonger cette grandeur dans l'Histoire et dans le Sport, ne pouvant faire mourir tous ses personnages au collège, seul lieu où le songe délicieux, comme tous les songes, ne puisse être souillé. Qui d'entre nous n'a rêvé de ne pas survivre au collège et n'a été en pensée le jeune martyr de son secret?

C'est par là que Montherlant nous atteint le plus sûrement. Certes, on ne peut aimer trop l'enfance sans détester un peu les grandes personnes que nous essayons d'être et même les quadragénaires que nous sommes ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans cette ville idéale dont il a fixé les étroites limites qu'il défend avec cruauté et mépris.

ANDRÉ DU DOGNON.

EDOUARD RODITI

DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Sérieux, complet, un livre de base »

Sédimo — 400 p. — 15,40 F

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

LA BÊTE NOIRE

de

JEAN HUSSON

« Ce n'était pas sadisme mais désir, toujours le même, désir de possession », affirme l'auteur de cette curieuse histoire d'amour (1), et pourtant il ne serait pas très difficile d'y retrouver les thèmes favoris du divin marquis : par exemple celui du champ clos, matériel d'abord : « Il me faut revenir à la cour du « National », dans ce champ clos que la moindre pluie transformait en bourbier », puis psychologique où s'enferme la rage du héros : « Des murs le cernaient de tous côtés que ni sa ruse ni sa rage ne perçaient. » Irritation accrue par la passivité de la victime, « elle se prêtait à l'épreuve, mécaniquement, avec un total abandon de dignité, de réflexes ». Le besoin de possession qui se détruit lui-même : « Lisa magnifiée, quelle proie plus désirable encore ! » « Il voulait la posséder maintenant jusqu'aux tripes, par le dedans... » et même les plus précis de Justine : le viol et la virginité.

Mais on pourrait également, si paradoxal que cela puisse paraître, trouver dans ce roman certaines pages imprégnées de l'atmosphère du Grand Méaulnes, ainsi de cette fête au château : « Parfois des farandoles improvisées serpentaient dans l'ombre jusqu'à la rivière où des barques de pêche emmenaient les plus intrépides. »

De plus le narrateur, amoureux du héros, qui n'est peut-être que son adolescence prolongée et portée aux limites par la vitalité de l'adulte, accompagne son récit d'une sorte de contrepoint intérieur, amitié amoureuse, sans cesse repoussée, et trouvant sans doute un certain plaisir dans ce refus même.

Une telle richesse de thème, une telle abondance de recherches demandaient une grande maîtrise de style. C'est

(1) Aux Editions du Seuil, 174 pages. Prix : 9 F.

là que le livre achoppe : maladresses d'une écriture qui devient par endroits quasi-parodique, naïvetés dans la construction, enfin facilités de suspense et d'un dénouement assez artificiel, tout cela lasse un peu le lecteur qui garde pourtant le souvenir agréable de certaines pages mieux venues, en particulier dans la description de l'éveil de la sensualité adolescente.

ROGER BLINOR.

LES MALHEURS DE SAPHO

de

ANDRÉE LA FONTAINE

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ce livre (1) : l'intrigue est assez fertile en rebondissements, dans la bonne tradition du Boulevard, pour qu'après cinquante pages on ne sache plus très bien qui couche avec qui, étant bien entendu que, de toute façon, les lecteurs, comme les protagonistes, ignorent résolument les raisons de cette gymnastique, malgré quelques allusions à la psychanalyse et... à la guerre d'Algérie. Contentons nous de dresser un catalogue des personnages.

On ne rencontre guère que deux hommes dans ce compartiment pour dames. Le premier, Pierre, grand voyageur, homme d'affaires et champion de natation, sert en quelque sorte d'étalon — je veux dire de référence. Il a la même attachante personnalité que son collègue le mètre en platine du pavillon de Breteuil. Le second, Patrick, peut sembler plus amusant : poète, il se rend compte peu à peu que son génie était une illusion et un prétexte commode pour refuser de s'adapter à la société; éthéromane, il abandonne son paradis artificiel pour jouer, en conscience, les sigisbées auprès de la directrice d'un institut de beauté, femme forte, et lesbienne. Le pauvre a « grand sujet d'accuser la nature » : il n'aime que les femmes, péché mortel dans sa carrière, lui crie-t-on. Au moins, qu'il s'efforce de passer pour ce qu'il n'est pas ! La charge aurait pu être drôle, sinon neuve; elle n'est qu'esquissée.

L'équipe adverse de ce « double mixte » nouvelle formule, c'est le duo Julie et Juliette. Julie étant le Roméo de l'affaire,

(1) Julliard, 190 pages. Prix : 9 F.

ce qui ne simplifie la tâche du lecteur, d'autant que je ne suis pas certain que le typo n'ait pris par endroit Julie pour Juliette ou vice versa. Si vous ajoutez un Julien intervenant en vedette américaine, vous constaterez que « cela se décline », comme disaient les Femmes savantes.

On devine aisément, d'après le titre, que ces dames sont troublées par les deux messieurs : fureurs, larmes, vengeances, explications... Epilogue : deux couples « orthodoxes », voile-toi la face, ombre de Sapho!

Le plus amusant peut-être, c'est le décor de ce petit conte allégrement mené : une étonnante revue des milieux féminins de Paris. Cela tient du zoo de Vincennes ou du musée d'histoire naturelle, les curiosités allant du vieux phoque retraité au mammoth franchement préhistorique, chacune ayant son titre de noblesse : première femme à avoir porté des pantalons, dernière à avoir été entretenue par un grand duc. Allons, tout cela ne nous rajeunit pas!

ROGER BLINOR.

A paraître début 1964 :

DISQUE « DISCOURS EN ARCADIE »

Discours de MARC DANIEL, ANDRÉ BAUDRY,
ROGER PEYREFITTE

(Banquet des Dix ans d'Arcadie)

Microsillon 33 tours — Durée 1 heure

LE RÉSERVER DÈS MAINTENANT

(Prix probable : 36 F)

« UN DOCUMENT UNIQUE... »

RAYMOND DE BECKER

L'ÉROTISME D'EN FACE

« S'assumer dans l'ordre plutôt que dans l'anarchie »

Ed. J.J. Pauvert — 256 p. — 200 illustrations

Broché : 33 F — Relié : 44 F (plus port)

HENRI D'AMFREVILLE

LE CAMARADE

« ... le blond géant de Hamburg à Jean »

Ed. Plon — 181 p. — 7,70 F

FRANÇOISE D'EAUBONNE

BONNE NUIT CHER PRINCE

« Audacieux, brutal, pathétique... »

Ed. Corrèa — 278 p. — 12,60 F

IRENE MONESI

LES PÈRES INSOLITES

« Le thème du père... »

Ed. Corrèa — 155 p. — 12,60 F

CLARISSE FRANCILLON

LE FRÈRE

« Erreurs... Malchances... Echechs... »

Ed. Julliard — 178 p. — 12 F

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)